

QUELQUES ASPECTS MÉTAPHYSIQUES DU « BOUITI MITSHOGO »

par Paul-Louis ESPARRE *

IL n'est pas possible de situer, même approximativement, l'origine du Bouiti Mitshogo. Qui a le premier émis le message charismatique ? Quel travail onirique a donné sa forme à cette expression du sacré ? Est-ce une réaction d'auto-défense collective en réponse aux nombreux stress engendrés par la supériorité et la pression de la culture technologique des Blancs ? Est-ce le reflet de ce traumatisme social que l'on rencontre presque toujours lors du passage de la culture sacrée à la culture « séculière » ?

Là encore, dans le Bouiti, l'essentiel du rite repose sur la danse, exotique traditionnel, relevant de l'acte névrotique. Maquillage plus ou moins conscient de la théologie ancestrale par l'eschatologie chrétienne du blanc tant redouté.

Au fond, on peut se demander si le culte syncrétique n'est pas le produit inéluctable sécrété par la crise d'acculturation. Réaction d'auto-défense, attitude autistique traduisant souvent l'incapacité culturelle à s'adapter. Le corps social, devenant anomique, trouve une parade dans le nouveau culte qui intègre à la fois un « charisme collectif » et un sacré d'importation n'ayant pas encore été intériorisé par l'inconscient collectif, parce que non vécu.

Les cérémonies et le culte Bouiti ont fait certes l'objet de quelques travaux, le but de cette réflexion est moins d'en faire une description supplémentaire que d'en extraire quelques éléments procédant d'une explication métaphysique s'inscrivant dans une cosmogonie universelle.

Le pays Tshogo est situé au Gabon, à l'est de Mouila et de Fougamou. Il empiète dans le massif du Chaillou.

D'après la légende Tshogo, lorsque le ciel et la terre se rencontrèrent, il y avait un enfant blanc et un enfant noir. Au père, qui leur de-

* Paul-Louis Esparre est docteur en sociologie et Maître-assistant de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nancy, et chargé de cours à l'Institut Universitaire de Technologie de Reims. Il est membre de la Société des Africanistes.

mandait de ne pas pénétrer dans la brousse, le noir a désobéi. Errant dans la grande forêt, à bout de forces, l'enfant s'arrêta et s'écria: *tshogo ho* (je suis fatigué), ce qui a donné le nom du premier clan. On rapprochera cette explication de celle donnée par le livre d'Enoch sur la genèse.

Linguistiquement, on peut rattacher les Mitshogo aux Ivéa, Okandé, Apindji et Simba. La société pratique l'exogamie et est soumise à des règles de transmission des biens de type matrilinéaire. Contrairement aux coutumes des Fang, où l'enfant appartient obligatoirement au père, ici c'est la mère qui a tous les droits, le chef de famille est l'oncle maternel, le *Katshi*.

Parmi les Mitshogo on trouve quelques forgerons; comme presque partout en Afrique, le forgeron est censé détenir les secrets de la tradition ésotérique. Dans le pays, on fabrique des poteries et quelques objets utilitaires tels que des assiettes ou des cuillers en bois plus ou moins ouvragées.

Il existe d'autres associations religieuses comme le Mouiri, dont les interdits s'inspirent de considérations d'ordre social, comme par exemple la défense de mentir, de voler, de tuer.

On s'accorde à situer l'origine du culte Bouiti chez les habitants de ce pays Tshogo, bien que certains pensent qu'il a vu le jour chez les Babongo, lesquels auraient à leur tour transmis le culte aux Bapindji. Si, en pays Fang, le culte du Bouiti est mixte, ici il est réservé aux hommes et c'est le Nyemba qui est l'apanage des femmes. Le Bouiti se fixe comme but de faire accéder ses adeptes à la « Connaissance ». Il comprend trois degrés principaux d'initiation.

Le temple du culte se compose d'une case terminée par un petit côté ouvert et un petit côté fermé. Le long des grands côtés sont placés des bancs où prennent place les fidèles. Le toit est soutenu par deux piliers ayant, comme chez les Francs-Maçons, une signification symbolique. En bout de la case, se trouve une sorte de réduit contenant les objets rituels et les reliques. Parmi ceux-ci on trouve toute une série de harpes sacrées à huit cordes, les *N'Gombi*, par lesquelles l'officiant sera en contact avec l'esprit des ancêtres. La cérémonie se déroule sous l'arborescence sacrée, l'*Oloumi*.

Le premier degré est réservé au *Bandji* c'est-à-dire au néophyte. Le deuxième s'adresse au *Nima*, l'initié; enfin le troisième degré est réservé à l'adepte, le *Nima Na Kombo*. On ne peut s'empêcher de faire ici le rapprochement avec les trois degrés d'initiation maçonnique: apprenti, compagnon et maître.

L'initiation au premier degré s'opère par l'absorption d'une infusion tirée d'une plante sacrée: l'*Iboga*, qui est une plante hallucinogène d'où on extrait un alcaloïde: l'ibogaïne. Parfois cette absorption est complétée par une décoction d'euphorbiacée: l'écorce d'*Alan*. On remarque l'étroite analogie avec le « breuvage d'amertume » servi au néophyte lors de l'initiation maçonnique au grade d'apprenti. « Manger de l'*Iboga* » est

synonyme d'avoir reçu l'initiation au Bouiti. En langage ésotérique, les initiés utilisent la phrase: *Mabégo ma go tsina ma kέα nadjé*: comment vont les choses de la terre ?

Soumis aux effets des neuroleptiques (*iboga, alan*) le postulant doit, au cours de sa léthargie qui dure parfois entre trois et cinq jours, entrer en contact avec « l'inconnaissable »: les neuf sphères de l'univers qui correspondent à ses neuf corps. On sait que la métaphysique hindoue n'en mentionne que sept. Ainsi, le néophyte a la révélation que le corps contient la totalité de l'univers: le microcosme reflète le macrocosme, et on retrouve là l'essentiel des théories platoniciennes tirées du culte d'Hermès trismégiste. Par son travail onirique, au cours de son « voyage », le nouvel initié apercevrait, en fonction de ses facultés mentales, les étapes suivantes franchies par son égo:

1. Le *Gitsoutsou*, c'est-à-dire le corps sensible.
2. Le *Makouyi*, le corps éthéré (on fait encore le rapprochement avec les cultes se réclamant de liturgies hermétiques).
3. Le *N'Dunci*, le corps astral.
4. Le *Makoukou Mboumba*, c'est l'état qu'atteint le néophyte lui permettant d'entendre « la musique des sphères » dont fait mention la philosophie pythagoricienne.
5. Le *Moussoumbi*, que l'on pourrait assimiler au « corps sacerdotal » des rites maçonniques.
6. *Dignougni*, ou corps royal.
7. Le *Makourou Komba*, qui serait le corps céleste, le reflet de la lumière.
8. Le *Dintsouna*, c'est-à-dire le corps divin, reflet de la sagesse.
9. Le *Makoukou Kandja*, qui est le stade le plus élevé, celui de l'omnipotence, l'esprit des esprits. En quelque sorte le *Ain Soph* révélé par la Kabbale.

On sait que seul Melchisedech connaissait la prononciation du tétragrammaton, nom sacré de quatre lettres qui s'écrivait IAVEH.

Ici, dans le Bouiti, le nom de l'Être suprême est remplacé par six appellations différentes.

Ainsi, suivant le stade atteint par les visions du néophyte, celui-ci obtiendra le grade correspondant au nombre de corps dont il aura pu s'extraire.

Tout le rituel qui précède ne constitue en fait que la première initiation. La deuxième consiste alors à expliquer au *Bandji* nouvellement promu le contenu des différentes visions. Ceci se fait à l'occasion d'une « retraite » qui peut parfois durer très longtemps. Ce processus initiatique se retrouve notamment dans les religions thibétaines ¹.

¹ Alexandra David Neel, *Mystiques et Magiciens du Thibet* (Plon, 1929.)

Enfin, lors du troisième et dernier degré d'initiation, le sujet reçoit l'aide d'un maître pour le parfaire, c'est le Guru des religions bouddhistes. A l'issue de ce dernier stade, l'élève est alors en mesure de devenir à son tour un « initiateur » et il a toute latitude pour fonder des *Ebandja* c'est-à-dire des temples Bouiti.

Tout au long de ces différents enseignements, les révélations suivantes ont été faites au néophyte: Le souffle de *Moukougou Kandja* (Dieu) engendra *Dintsouna Mouatou Benga*, qui est l'existence lumineuse, la princesse de la lumière (le *Fiat Lux* de la Bible). Celle-ci est fille de la nuit et tient dans sa main droite *Kombé* (le soleil) et dans sa main gauche *N'Gondé* (la lune). De son sein droit s'écoule un flot de sang. Ici on fera le rapprochement avec la voie lactée de la mythologie grecque: « de son sein gauche un flot de lait. »

Dintsouna est la vierge éternelle, comme dans la religion catholique.

Il existe une trinité dans le culte Bouiti. Elle est définie par le *Moukougou Kandja*, l'esprit des esprits; le *Dibeti Di Boussoussi*, engendré par « la nuit mère » ; le *Pongué Moukongué Pépi*, le souffle.

Le premier est le père, la nuit est la mère, le souffle est le fils. On voit là une similitude troublante avec la trinité catholique.

Au sommet de la hiérarchie initiatique du Bouiti, on trouve un grade supérieur : le *Moussoumbi*, celui qui a la connaissance totale, qui pourrait être comparé au Yogi et à l'« Impéreur » des rosicruciens.

Il existe par ailleurs une institution, sorte de séminaire, formant des devins, prophètes ou thaumaturges, c'est le *Mouniambi*. On y apprend les sciences physiques et psychiques, ainsi que certaines pratiques médicales.

En de très rares occasions, l'initié au *Mouniambi* peut utiliser un « agent magique », l'*Akassa*, sorte de force vitale qui apparaît dans nombre de cultes ésotériques ou dans les théories de Maeterlinck et de T. de Chardin. Cette « force vitale » serait issue de l'union de *Kombé* et de *N'Gondé* (le soleil et la lune). Certains initiés de très haut grade appelleraient cette force le verbe ou le serpent (*M'Boumba*); c'est pour cette force que se manifesterait la foudre.

On voit là que *M'Boumba* procéderait d'une symbolique relativement complexe : fille des ténèbres, on la trouve paraît-il dans les gouffres. Son pouvoir est terrible et seuls les dignitaires de haut grade peuvent l'invoquer sans danger. Pour pouvoir utiliser son influence, il faut être obligatoirement *Moussoumbi*. On rapprochera tout ceci à la fois des nombreux cultes où figure le serpent², notamment le *Quetzalcoatl* des religions Maya et aussi des pratiques s'inspirant plus ou moins de la magie.

² Dorothy Eggan, *Social Organization of the Western Pueblos* (The University of Chicago Press, 1950).

Depuis Artémidore d'Ephèse, qui dans son traité « les Oneirocritica » transcrivit les observations de plusieurs générations d'oniromanciens, les hallucinations et les rêves ont toujours excité la curiosité des chercheurs. A ce jour il doit exister plus d'une centaine de traités. Il serait fastidieux d'en faire l'exégèse. Ce qui nous intéresse a priori, c'est de constater que l'initiation au culte Bouiti rejoint le rituel que l'on trouve dans presque toutes les cérémonies initiatiques, à savoir : souffrance, mort, et résurrection. Chacun des divers éléments du rêve initiatique s'intègre ici dans un système symbolique que l'on retrouve dans presque toutes les religions.

Cette similitude dans l'appréhension du cosmique n'est sans doute pas fortuite. Elle part du fait que même les cultures relevant du sacré s'interpénètrent. Elles traduisent une sorte de besoin collectif non satisfait, une communauté de foi contrebalançant une certaine tension affective se libérant par le biais de la liturgie. Equilibre fragile entre une eschatologie traditionnelle plongeant ses racines dans un certain autisme et les théologies importées, le culte syncrétique participe d'une adaptation collective à la recherche d'un nouveau substratum social. Se proposant de résoudre les problèmes inhérents à son passé ontogénique, le culte syncrétique apparaît donc comme le produit sublimé d'un autisme de groupe menacé par l'évolution.

Certes, on s'éloigne ici du schéma classique en ce sens que le Bouiti relève davantage du chaman que du messie. Néanmoins, il traduit un certain mécanisme collectif de défense du Moi, réaction à un état anxiogène sécrété par l'acculturation. A ce titre, il participe d'une psychothérapie de groupe.

Bibliographie sommaire:

P. Alexandre et J. Binet, *Le groupe dit « Pahouin » (Fang, Boulou, Béti)* (P.U.F., 1958); G. Balandier, *Afrique Ambiguë* (Plon, 1961); G. Balandier, *Sociologie actuelle et l'Afrique Noire* (P.U.F., 1963); R. Bastide, *Les religions africaines du Brésil* (P.U.F., 1960); R. Caillois et G. E. von Grunebaum, *Le rêve et les sociétés humaines* (Gallimard); H. Deschamps, *Traditions orales et archives au Gabon* (Berger-Levrault, 1962); S. Hutin, *Les Francs-Maçons* (Editions du Seuil); L. Lévy-Bruhl, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive* (Alcan, 1931); «Notes d'histoire du Gabon», *Mémoires de l'I.E.C.* (Brazzaville, 1910); G. Parrinder, *La religion en Afrique occidentale* (Payot, 1950); Abbé A. Raponda-Walker et R. Sillans, *Rites et croyances des peuples du Gabon* (Présence Africaine, 1962); Abbé A. Raponda-Walker, *La tribu des Ishogo ou Mitsogo* (B.S.R.C., N° 18, 1933).